

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Le druide (conte fantasque) / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 149-151

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

CONTE FANTASQUE

Le Druide

J'en tremble encore de peur !

J'entrais dans une forêt de chênes, sombre, très sombre, marchant dans un sentier si étroit, que de chacun de mes côtés les branches basses des chênes me frôlaient, m'arrêtaient dans ma course, comme les bras d'êtres gigantesques et difformes dont je n'osais point regarder les corps, et qui me glaçaient d'épouvante.

Il faisait nuit, et il neigeait, une neige silencieuse et triste, que l'épaisse voûte des arbres empêchait de blanchir le sentier. Par endroit cependant, il y avait une trouée dans le feuillage et la neige s'y engouffrait en tourbillons qui s'abattaient sur ma route et la barraient d'étranges formes. Un vent d'orage hurlait à travers les branches, et l'ombre des lourds troncs balancés, animaient en fantômes pâles et farouches, les stries de neige qui barraient la route. Ma frayeur grandissait, je voulais fuir ; mais une force mystérieuse me poussait en avant, et j'avançais toujours plus vite dans ce sentier étroit, si étroit que de chacun de mes côtés, les branches basses des chênes me frôlaient, me frappaient, me retenaient comme les bras d'êtres gigantesques et

difformes, dont les corps balancés gémissaient lugubrement.

Plus j'avancais, plus le sentier se rétrécissait et se faisait impraticable. Les branches s'enchevêtraient, mêlées à des banderoles de ronces, et secouées violemment par le vent, elles semblaient une ronde furieuse d'êtres malfaisants, que me serraient toujours de plus près, voulaient s'emparer de moi. — Appeler, crier ! — Aucun son ne sortait de ma gorge. Je tombai, haletant, à terre, mais aussitôt cette force mystérieuse qui me poussait en avant, me souleva et me fit reprendre ma course folle à travers les branches qui craquaient derrière moi un ricanement sinistre. Je courrais affolé, et les chênes balancés, paraissaient me poursuivre, comme des monstres hostiles et redoutables. — J'allais toujours, épuisé, frémissant à tout ces présages de mort et aux plaintes lamentables du vent dans les feuilles.

Tout à coup, bien loin encore, un peu de lumière parut entre les troncs géants, et semblait annoncer la fin de cette ombre toute remplie de mystère et de terreur. « La clairière », me disais-je, et je m'élançai entraîné par l'espoir. — Quelques pas encore et j'étais sauvé. Las ! le sentier finissait enfin; mais c'était pour aboutir à un espace libre, rond et fermé par la ligne sombre des troncs, plus serrés encore que dans le sentier. Il y avait, dans ce rond, au milieu, un chêne énorme, et sur ce chêne, du gui à toutes les branches. Au pied de l'arbre une serpe d'or et un couteau d'or, et près de ce couteau et de cette serpe d'or, oh ! horreur !... était accroupi un homme vieux, décharné, aux longs cheveux blancs, collés à ses joues creuses, couvert d'une robe blanche tachée de sang. — Au craquement d'une branche, il leva la tête, me vit et se dressa d'un seul bond. Dieu ! qu'il était grand ! Il me regarda longuement de ses yeux glauques et mauvais, et sous ce regard fixe qui semblait scruter jusqu'au fond de mon âme, je crus que j'allais mourir. Mais lui, l'homme taché de sang, debout, me regardait toujours puis, étendant vers moi

une main osseuse et crochue, il me dit : « Voilà mille ans passés que j'attends la dernière victime qu'il me fallait immoler à mes dieux délaissés, afin que je puisse aller rejoindre dans leur paix, les mânes de mes pères. Tu mourras. Vois ce sang qui tache ma robe. C'est celui de mon fils que j'ai sacrifié aux dieux irrités de l'abandon des humains qui s'en allaient tous au culte nouveau du Christ. Oh ! qu'il fut beau cet holocauste. Vaillant comme ceux de sa race, ce fils aimé s'offrit de lui-même au couteau d'or, sans gémir, sans tressaillir. Mais les dieux outragés ne s'apaisèrent point ; avant que de me donner le repos promis à leurs prêtres, ils veulent encore une victime, et cette victime c'est toi, oui toi, qu'ils m'ont envoyé. — Tu mourras. Vois ce chêne géant. En lui habite les dieux de nos pères. A ses pieds je t'immolerai, et ta mort, avec la mienne finira glorieusement le culte de mes dieux abandonnés. »

Et cette voix caverneuse, cette voix de l'au-delà, s'essayait à me communiquer l'enthousiasme de ce vieux druide, pour les sacrifices humains. « Oh ! meurs, meurs comme mon fils est mort, meurs noblement, sans défaillance. Donne aux dieux ta vie, donne-moi le repos. »

Le druide millénaire, alors se baissa, prit le couteau d'or puis s'avança vers moi. D'une de ses mains osseuses et crochues il me prit à l'épaule, et de l'autre il allait m'ouvrir la gorge ! Un frisson d'horreur me glaça tout le corps et je me réveillai.

Au dehors, une bise glaciale soufflait, et je me levai pour aller fermer ma fenêtre.

JACQUES DU MARTOLET.